

Gaspard Koenig

Sur les traces de Montaigne – Épisode 19

Octobre 2020. Arrivé en Italie, Gaspard s'interroge sur l'hospitalité des régions qu'il traverse.

En arrivant à Bologne, je fus saisi par un tourbillon de vie : dans cette ville étudiante, les terrasses débordent des arcades et envahissent les rues. C'est donc avec une certaine frustration que je me résignai à dîner seul. Ce sera hélas mon quotidien durant toute ma traversée de l'Italie, de l'Emilie-Romagne au Latium, et surtout en Toscane. Nulle part ailleurs sur ma route, ni en France ni en Allemagne, on ne m'avait ainsi refusé l'hospitalité. J'étais toujours convié au repas en famille, à l'apéritif avec les voisins ou à la gnôle entre hommes. Ici, rien : j'ai passé un mois à l'isolement, dégustant des mets succulents devant ma tablette. Montaigne se plaignait lui aussi du « défaut de compagnie » qui le forçait parfois à « jouir seul et sans communication des plaisirs qu'il goûtait ». A quoi bon déguster les meilleures pappardelle aux truffes, avec un chianti charpenté, si l'on reste seul avec ses pensées ?

Savoureuse hypocrisie

En Toscane, le scénario fut invariablement le même. On m'accueille avec effusion, on prend des photos avec Destinada, on me présente une chambre impeccable dans une maison restaurée avec goût, on trouve une solution pour la cavalla, on propose même de m'emmener faire des courses dans la ville voisine, on me donne de la charcutaille et un paquet de pâtes, ou bien l'on me réserve une table au restaurant, et puis voilà, basta, a domani. Il est 18h, le soir tombe, on referme le placard où l'on a mis l'intrus. On lui souhaite laconiquement « buon riposo », comme s'il avait fait deux mille kilomètres à cheval pour venir se reposer. On n'oubliera pas, le lendemain, de photocopier son passeport, de lui facturer une somme rondelette (plus quinze euros pour le foin) et de lui glisser une carte de visite. Encore une photo, et tchao, avec parfois cette ultime et savoureuse hypocrisie : « si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi ! » Autant dire que mes nuits italiennes ont été tout sauf felliniennes.

Les seuls à m'avoir convié à leur table furent des cosmopolites : une famille des Apennins où la femme était russe, la voisine anglaise et les employés brésiliens ; un couple d'amis franco-italiens près de Montalcino, qui produisent depuis vingt ans un vin biologique dont nous goûtons et regoûtons tous les millésimes ; une baroudeuse ayant vécu au Danemark et appris l'hindi ; une Suisseuse parlant toutes les langues d'Europe qui m'a reçu à Montefiascone. Merci à eux, car rien ne réchauffe davantage le cœur du voyageur que de prendre la ribolitta à table avec les enfants ou d'établir son campement sur le canapé du bureau.

« A quoi bon déguster les meilleures pappardelle aux truffes, avec un chianti charpenté, si l'on reste seul avec ses pensées ? »

Villages fortifiés et défiance hautaine

Pourquoi fus-je tenu à l'écart par les gens du cru, comme devant ces panneaux « vietato l'accesso » vus en chemin ? Serait-ce ma moustache ? Mon italien aussi enthousiaste que rudimentaire ? Une marcheuse rencontrée sur la via francigena, piquée dans sa fierté régionale, a invoqué la covid. Il est vrai que le virus a marqué l'Italie de manière plus dramatique que d'autres nations : ici, les règles de distanciation sociale sont respectées à la lettre, à tel point qu'il m'est souvent arrivé de croiser, sur les chemins de campagne, des promeneurs solitaires... masqués. Mais j'ai aussi eu droit aux poignées de main bravaches des irréductibles qui « n'y croient pas », sans que mes conditions d'accueil ne varient le moins du monde. Et je n'imagine pas qu'un peuple puisse changer du tout au tout en quelques mois.

Le professeur Marco Lombardi, rencontré à Florence où il enseigne, m'a fourni une explication d'ordre historique. Après avoir mélancoliquement partagé mon constat, au point qu'il s'inquiète de l'inexorable solitude de ses étudiants étrangers, il m'a décrit la fierté farouche des habitants de l'ancien grand Duché, héritiers de la culture romaine, gardiens de notre civilisation dans toutes ses déclinaisons culturelles, culinaires, linguistiques. Sans aller jusqu'à la Rome antique, on trouve en effet dans la topographie même de ces villages fortifiés, ramassés sur eux-mêmes au sommet des collines, une forme de défiance hautaine. La grand-mère de Filippo, œnologue florentin qui se confie autour d'une bouteille de Cupano 2008, avait coutume de dire : « les invités c'est comme le poisson, au début c'est bon et rapidement ça pue ». Une Milanaise établie depuis dix ans en Toscane entend murmurer « importata » sur son passage ; son mari né au village est considéré comme un traître par ses amis d'enfance. Il y a du clochermerle dans ces castellos. Il paraît que ceux de Campiglia d'Orcia ne peuvent pas souffrir ceux de Castiglione d'Orcia, deux bourgs éloignés d'une dizaine de kilomètres, chacun sur leur butte. De manière plus anecdotique mais non moins cruciale pour le cavalier, le chemin toscan est cerné par les hauts grillages qui barricadent la moindre propriété, tandis que la route se caractérise par l'absence de bas-côté : on est constamment ratatiné contre un mur, un talus ou une glissière de sécurité, sans autre solution que de confier sa vie au sens civique des conducteurs... Or un bas-côté représente un espace vide, généreux, laissé au cas où, pour les marcheurs, les enfants et les amoureux. Comment un pays sans bas-côté pourrait-il bien accueillir ses visiteurs ?

Comédie pour Bobo en goguette

A ces sédiments du temps long s'ajoute une malédiction de l'histoire récente : le tourisme. Florence représente bien sûr un cas d'école : en vingt ans, le centre ville s'est déserté de ses habitants pour laisser la place aux Airbnb ; les boutiques de marque ont remplacé les librairies ; même la célèbre via della Porcelana, déjà fréquentée par Montaigne, s'est vidée de ses prostituées. Giorgio, héritier d'une vieille famille de la ville, m'a expliqué pourquoi plus personne ne pouvait ni ne voulait habiter dans le centre, alors que dans sa jeunesse on jouait encore au ballon sur la piazza della Signoria. De manière insidieuse, le même phénomène a vidé de leur âme les campagnes. Il s'agit là d'un tourisme plus élitiste, qui exige d'entendre sonner le carillon, de boire le vino de la casa et d'apercevoir un sarment de vigne par la fenêtre, bref de se gorger d'authentique. Et les Toscans, pour assurer leur survie économique, ont servi de l'authenticité. Dans les ruelles truffées de maisons d'hôte, les commerçants ont savamment décoré leurs boutiques à l'ancienne. Dans les grands domaines convertis en gîtes d' « agriturismo », on récolte les olives pour montrer son huile au Hollandais émerveillé. Un soir, à Vagliagli, j'ai cru déceler une once d'hospitalité spontanée quand mon hôtesse m'a apporté une tarte aux prunes faite maison : quelle sympathique attention pour le randonneur épuisé ! Mais en découvrant l'étiquette qui détaillait la recette en français et en anglais, j'ai réalisé

que la tarte aux prunes faisait partie de la prestation réglementaire. Ainsi chacun joue le rôle de sa propre vie. Comedia dell'arte pour bobo en goguette.

« si Hannibal revenait avec ses éléphants, on lui ferait simplement payer un supplément »

Région sous vitrine

La Toscane s'est donc mise derrière une vitrine. Des lois drastiques garantissent que rien ne change jamais dans ces paysages dessinés par Léonard de Vinci. L'inscription du Val d'Orcia au patrimoine mondial de l'Unesco a porté le coup de grâce. J'ai visité le sombre appartement dont une jeune architecte voulait faire son studio : impossible d'agrandir les fenêtres. J'ai recueilli les doléances d'une éleveuse qui se battait depuis plus d'un an pour construire un abri à chevaux dans les prés, ou d'un propriétaire de villa qui n'obtenait pas l'autorisation de couper un arbre. N'est-ce pas le moyen le plus sûr de tuer une culture, que de la sacrifier ainsi ? Car sous le chape de l'Unesco, les écoles ferment, les dialectes se perdent et les « podere », anciennes demeures paysannes, sont rachetées pour plusieurs millions par des hommes d'affaires qui n'y mettent pas les pieds.

De l'autre côté de la vitrine, le voyageur est donc inéluctablement ravalé à son statut de touriste. Même le cheval, précieux allié pour m'immiscer dans les foyers français et allemands, ne changea rien à mon traitement ; si Hannibal revenait avec ses éléphants, on lui ferait simplement payer un supplément. La Toscane resta donc pour moi superbe et ennuyeuse, comme une visite de musée avec audioguide. Montaigne se gardait de frayer avec des compatriotes dans les rues de Rome, exécrant par avance le tourisme. De mon côté, je n'aurai pas su y échapper. Ou peut-être ai-je vu précisément ce qu'il y avait à voir : la pure représentation de soi. Ce qui se visite de plus authentique en Toscane, n'est-ce pas le tourisme lui-même ?

